

LES ARMÉNIENS EN EGYPTE A L'EPOQUE DES FATIMITES

par
A. ORAK

Au commencement du VII^{ème} siècle, l'apparition des Arabes changea complètement le cours de l'histoire du monde méditerranéen ainsi que de l'Arménie. La Perse épuisée par les guerres contre Byzance, est vaincue par les Arabes à la bataille de Nehavend (640). Ce fut une date fatale pour les Perses. Le mazdéisme, déjà en pleine décadence, est supplanté par l'Islam. C'est la fin de la Dynastie Sassanide.

Le peuple Arménien se trouve alors en face d'un ennemi non moins redoutable que les Perses. Les Arabes bien instruits par les leçons du passé, se montrent plus souples que les Byzantins et surtout que les Perses. La noblesse et le haut clergé arméniens sont complètement désorientés par la politique réaliste des Arabes.

Sauf pour le tragique épisode de Dwin, les Arabes se montrent plutôt indifférents à la religion de l'Arménie. Un des premiers actes du commandant des troupes arabes, Moawia — le futur Calife — fut d'adresser une lettre au prince Théodoros Rechtouni, le Général en Chef des troupes arméniennes, où il lui disait :

« Qu'il y ait accord entre moi et vous, pour autant d'armes que vous voulez, Je ne lèverai aucun tribut sur vous pendant sept ans.

« Mais, conformément au serment, vous donnerez quinze mille hommes de cavalerie dans votre pays, vous livrerez du pain et j'en tiendrai compte dans le tribut royal. Je ne demanderai pas que la cavalerie vienne en Syrie. Mais partout ailleurs où je lui ordonnerai d'aller, vous devez être prêts à agir. Je n'enverrai pas d'Emirs dans vos forteresses, pas d'officiers arabes et pas un seul cavalier. Aucun ennemi ne doit venir en Arménie, et si les Grecs Byzantins marchent contre vous, j'enverrai des

troupes à votre secours, autant que vous voudrez. Et je jure par le grand Dieu que je ne mens pas. » (Hist. d'Heraclius par l'évêque Sebeos, VII^e siècle, trad. de F. Macler, page 133).

Pour les dirigeants arméniens il n'y avait plus aucun embarras de choix. Si l'alliance des Arabes contre les Byzantins paraissait inconcevable pour les esprits simples, pour des réalistes et pour ceux, soucieux des intérêts supérieurs du peuple arménien, il n'y avait pas d'autre issue. Malgré l'opposition du clergé et les menaces de l'Empereur de Byzance, Constant, de la dynastie héraclite, le prince Théodoros Rechtouni, quoique plusieurs fois vainqueur des Arabes, prévoyant la défaite finale devant des forces plusieurs fois supérieures aux siennes, n'hésita pas à conclure un pacte d'amitié et de soumission avec le Calife de Damas.

Il faut bien avouer que, malgré les indignes intrigues de Byzance, le peuple arménien, pendant toute la période d'amitié avec les Arabes vécut une période de prospérité et de progrès relatifs. Pour les Califes arabes, la position stratégique de l'Arménie et surtout la cavalerie des montagnards arméniens, n'étaient pas à dédaigner pour la défense de leurs frontières avec Byzance. Donc une amitié sincère, basée sur des intérêts réciproques s'imposait.

Quoique sous les Ommeyyades, l'Arménie ait connu une grande renaissance artistique, littéraire et scientifique, nous ne pouvons malheureusement pas dire autant pour la période abbasside, qui commence vers la moitié du VIII^e siècle. La politique fiscale du Calife Mansour (754 - 775) fut notamment désastreuse pour les Arméniens.

Heureusement cette période fut de très courte durée. Le grand Calife Haroun-el-Rachid voyant les erreurs commises par ses prédécesseurs et pour des raisons politiques intérieures, ne tarda pas à prodiguer ses faveurs surtout aux princes Bagratides, établis sur ses frontières occidentales.

Des relations d'amitié et de compréhension réciproques aboutirent à l'indépendance complète de la partie Orientale de l'Arménie, sous le règne de la dynastie des Bagratides (IX^e siècle), avec pour capitale la ville de Kars au début, Ani ensuite. Cette période fut incontestablement une des plus brillantes de l'histoire du peuple arménien. Ani, la ville des mille et une églises fut un important centre économique et culturel du Moyen-

Orient. C'est l'épopée de l'architecture arménienne, c'est aussi une des périodes les plus belles de la littérature arménienne. L'éminent historien Jean Catholicos (835 - 925), le chroniqueur Aristakes de Lastiverd, le grand lyrique mystique Grégoire de Nareg (951 - 1003) et le polygraphe Grégoire Magistros sont les gloires de cette époque.

Les razzias continuelles des Seldjoukides d'un côté et les intrigues byzantines, de l'autre, obligèrent le Roi Kakig — qui fut ainsi le dernier des Bagratides régnant —, à céder son trône aux Byzantins pour épargner à son peuple, de plus grands malheurs. Ainsi en 1064, date de l'acte de cession, un brillant foyer de haute civilisation s'éteignit définitivement.

Désormais le grand rempart, qui pendant des siècles avait empêché l'écoulement de la lave destructrice de l'Asie vers l'Occident, était démoli et plus rien n'empêchait les Turcs de s'établir lentement, mais définitivement, sur les hauts plateaux riants de l'Arménie. Le peuple arménien las d'assister à la destruction continue de son pays par des peuplades barbares, cherche abri et protection dans les pays voisins, sur les bords de la Méditerranée, de la mer Noire et même plus loin, sur les rives du Gange. L'émigration prend des proportions alarmantes. L'Arménie se vide de sa population autochtone. Ainsi, sous la conduite de princes intelligents, les Arméniens, guerriers courageux et fidèles, artisans inégalables, ou commerçants adroits, étaient-ils prêts à collaborer avec les peuples qui leur offraient l'hospitalité et là où ils s'installaient en échange de la paix et de la liberté de conscience, apportaient avec eux la prospérité. C'est ainsi que les Arméniens, dans leurs patries d'adoption arrivaient facilement à de très hautes positions, politique, militaire et financière; notamment en Hongrie, en Roumanie et en Pologne, où de grandes colonies s'établissent.

Vers la fin du XI siècle sur les bords de la Méditerranée en Cilicie une province lointaine de l'Empire Byzantin — habitée par une population hétéroclite, l'immigration en masse de l'élément arménien transforme complètement l'aspect du pays. Un proche parent du dernier roi bagratide, nommé Rouben, avait établi sa résidence, dans le massif de Partzerpert aux environs de Sis. Un autre seigneur féodal nommé Ochine s'était installé entre 1072 - 1080, sur les crêtes de Taurus Cilicien. Nous sommes à l'aube d'un nouveau règne arménien qui naît à l'ombre des monts

Taurus, en pleine effervescence des Croisés. C'est la petite Arménie.



Vers la fin du IX^e siècle déjà le règne des Califes Abbassides dominé par la soldatesque turque, donnait des signes de faiblesse, se manifestant par des troubles continus.

Plusieurs provinces lointaines se révoltaient l'une après l'autre et se déclaraient indépendantes. Nous avons vu comment l'Arménie avait conquis son indépendance profitant alors du démembrement de l'empire Abbasside.

Le règne des Fatimides (dynastie musulmane, qui tire son nom de Fatma, fille du Prophète), fut fondé au début du X^e siècle en Afrique du Nord, au Maghreb (Maroc, Algérie, Tunis etc.) par Mahdi Obeidallah appelé Emir el Mominine, d'origine persane. Celui-ci, après avoir conquis toute l'Afrique septentrionale s'attaqua à l'Egypte, mais échoua.

Le mérite de la conquête de l'Egypte devait revenir au quatrième Calife de la branche du Mahdi, Abou Themyne, — Mohd El Miezzi-din-Allah, fils de Mansour-Billah. Djauhar, l'esclave, d'origine sicilienne ou byzantine du Calife, à la tête d'une armée de 100.000 hommes amenés de Kalrouan, occupa d'abord Alexandrie, puis Misr (969).

Le jour même de l'occupation de Misr, Djauhar posa les fondations de la ville d'El Kahira et commença la construction des murailles défensives de la ville future. A la même époque, Djauhar construisit la mosquée d'Azhar (970 - 972), qui avec le temps est devenue le plus grand foyer de la théologie islamique. Trois années après l'occupation de l'Egypte le calife Moezz se transféra solennellement au Caire et y établit sa capitale (11 Juin 973). La classe qui gagna le plus, par l'installation des Fatimides en Egypte, fut celle des Coptes et en général, des Chrétiens. Le calife El Aziz, fils d'El Moezz, qui régna de 975 à 996, avait une femme chrétienne et deux de ses beaux-frères furent nommés par lui-même patriarches Melkites l'un à Jérusalem, l'autre à Alexandrie. (V. Précis de l'Hist. d'Egypte par A. Munier et G. Wiet, Tome II, page 183). Le même calife eut aussi un vizir juif converti et un autre chrétien, Ibn Nestorius. (Le Caire, par Marius Schemell, page 108).

Après une période extrêmement douloureuse pour les chré-

tiens d'Egypte, qui fut celle du calife Hakim (996-1021), son fils Zahir, inaugura un règne de justice, mais la liberté effrénée dont jouit toute la population, la conduisit à une catastrophe économique et à l'anarchie.

Zahir mort en 1036 laissait le trône à son fils Mustansir dont la mère était une négresse, et qui avait à peine sept ans. L'histoire des vizirs qui se succédèrent rapidement — plusieurs dans une semaine — est ahurissante. Virtuellement le pays était sans gouvernement. Les deux groupes principaux de l'armée, les nègres et les turcs se battaient sauvagement dans les rues mêmes du Caire. La disette qui éclata soudainement, entraîna la population, affamée, à manger des cadavres humains et des charognes d'animaux. Mustansir se décida finalement à faire appel à l'Arménien Badr El Gamali.



Abu Negm Badr El Gamali était un mamelouk arménien, qui, ayant appartenu à Gamal El Dawla Bin Ammari, fut appelé Gamali.

Depuis le temps de son esclavage, il avait toujours été un grand travailleur. C'est en 455 (1062) de l'Hégire, le 23 Rabi el-Akher, un mercredi, que Mostansir le Calife, le nomma Emir de Damas. En 456 (1064) le 14 Redjeb, la nuit que précède le Mardi, il prit la fuite.

En 458 (1066), le 6 Chaaban, un dimanche, il fut nommé pour la deuxième fois aux mêmes fonctions, mais ayant appris la mort de son fils Chaaban à Ascalon, au mois de Ramadan de 460 (1068), il quitta la ville. Sur quoi les soldats s'insurgèrent et pillèrent son palais. Ensuite il fut nommé Vekil de St. Jean D'Acrc. En Egypte, à la suite de troubles continuels, le coût de la vie haussait terriblement. La situation dans les villes devenant instable et à la suite d'une disette générale, les troupes s'insurgèrent et les ordres des vizirs ne furent plus exécutés. Makrizi, le grand historien égyptien des XIV^e et XV^e siècles nous raconte que tout le monde se contentait de titres, le bien-être devint une chimère, la moralité disparut et, pour comble d'infortune, une race africaine, les Lavatis, devint maltresse des villages les plus féconds de la Haute-Egypte. Les routes maritimes et terrestres devinrent impraticables. C'est alors que le calife Mustansir fit appeler secrètement Badr el-Gamali pour

retablir l'ordre dans son pays. Badr accepta l'offre à condition qu'il pût amener avec lui les soldats choisis par lui-même pour remplacer l'ancienne armée égyptienne. Ainsi Badr forma sa propre armée. En Décembre il s'embarqua à St. Jean d'Acres avec cent voiliers, quoique tout le monde l'eût prévenu qu'il n'était pas d'usage d'organiser des expéditions par mer en hiver. Il rejeta tous les conseils et s'embarqua quand même. Le temps fut calme et clair pendant tout le trajet de 40 jours et ce fait fut considéré comme un signe de bonne fortune. Badr arriva à Tunis et à Damiette, emprunta des fonds aux commerçants et aux riches pour poursuivre sa campagne. Soleiman el-Levati, un des notables de Bouhera, l'hébergea et lui fournit tous les vivres. Puis Badr s'avança vers Kalioub y campa, envoya un message au Calife.

« Je n'entrerais pas à Misr, dit-il, tant que tu n'auras pas arrêté Baldakouche. » Celui-ci était un émir qui, après avoir tué Narcise Ibn Hamdane, tyrannisait Mustansir lui-même. Mustansir le fit arrêter et l'emprisonna.

En l'an 465 (1073) de l'Hégire, deux nuits avant la Djumada, ou mercredi soir, Badr fit son entrée au Caire. Les émirs ne savaient pas qu'il était envoyé par Mustansir. Ils le reçurent amicalement. Quand les invitations de tous les émirs prirent fin, lui-même organisa un festin chez lui et y invita tous les émirs.

Les émirs vinrent en bonne foi sans se douter de rien et y passèrent une nuit paisible. Mais, à l'aube, les hommes de Badr assassinèrent un à un tous les invités et s'emparèrent de tous leurs palais. Mustansir offrit alors à Badr le manteau de Khilat (*) et lui confia le vizirat de l'Épée et de la Plume.

Les juges, les prêcheurs et les fonctionnaires furent placés sous son autorité et à ses titres honorifiques s'ajoutèrent les suivants : commandant des troupes, protecteur des juges mahométans et guide des prêcheurs des croyants (volume II, Makrizi, page 211). Dans un autre paragraphe (V. III, p. 18), Makrizi nous dit que l'armée de Badr était formée d'Arméniens et garda cette forme jusqu'à la fin (**).

(*) Manteau de fourrure orné avec le titre de Vizir.

(**) En Egypte l'existence de troupes formées exclusivement d'Arméniens ne peut être considérée comme une exception, puisque selon Mas'ud-i-Khazeni (III) l'armée égyptienne était formée à cette époque de Maghrébines

Ibn-Abdezahir en parlant du même sujet rapporte que le quartier actuel de Husseinieh était la demeure de la cavalerie et de l'infanterie arménienne, un quartier où se réunissaient environ 7.000 personnes, ou plus, avec plusieurs marchés (V. III, p. 33).

Quand Badr se décida à s'établir au Caire, la ville était complètement en ruines. Pour encourager la reconstruction de la cité, il autorisa les Askaris, les Melchis et les Arméniens, ainsi que tous ceux qui en avaient les moyens, de construire à leur guise sur les sites des palais abandonnés de Fostat, dont les propriétaires étaient morts. (V. II, p. 18).

En 484-485 de l'Hégire Badr construisit le grand portail de Zouela, debout jusqu'aujourd'hui. Selon Makrizi, Bab el-Nasser et Bab el-Foutouh furent également construits par ordre de Badr el-Gamali par trois frères d'Edesse, chaque frère prenant soin d'une porte. (Vol. II, p. 209-211).

Ces portails sont des chefs-d'œuvre de l'art de la construction. Dans les détails, chaque porte est différente de l'autre et on dirait que les trois frères se disputaient un grand prix. Dans ces constructions d'une perfection inégalable, on voit trois variantes de voûtes à berceau. On y discerne clairement la main experte des maçons arméniens qui avaient hérité l'art de bâtir de leurs ancêtres.

Le plus curieux est que, sur certaines pierres dressées, on voit des signes identiques à ceux employés par les corporations des maçons arméniens, en Arménie et ailleurs.

Or il n'y a pas de doute que Edesse se trouve en Syrie et que la Syrie n'est pas l'Arménie. Mais les témoignages du chroniqueur arménien Mathieu d'Edesse et de Michel le Syrien (Grousset, Croisades, Vol. I, p. LVIII, et Hist. de l'Arm., p. 555) ainsi que celui de Ibn Al Athir, se référant à l'occupation d'Edesse par Baudouin, en 1098, sont amplement suffisants pour nous convaincre que Edesse et ses environs à l'époque qui nous intéresse et même avant, étaient peuplés en très grande majorité

fixés en Egypte, de Turcs et de Persans, appelés Orientaux parce qu'ils n'étaient pas d'origine arabe, du corps des esclaves achetés à prix d'argent, de bédouins du Nedjz, de serviteurs attachés au palais, venus de tous les pays, de nègres du Zanzibar, etc. etc.

d'Arméniens. Du reste, comment pouvons-nous imaginer que Badr pût ramasser 7.000 soldats arméniens en demeurant à St. Jean d'Acre? Makrizi, en disant que les trois portails du Caire mentionnés plus haut étaient construits par trois frères d'Edesse, ne mentionne pas leur nationalité, c'est parce que pour le grand chroniqueur arabe, la question était bien claire. Du reste dans une armée formée exclusivement d'Arméniens, il est incompréhensible, même inadmissible, que le génie militaire ne soit pas formé d'Arméniens, car c'est là une question de sécurité.

Depuis l'invasion de l'Arménie par les Arabes au VIII^e siècle, les architectes arméniens dispersés un peu partout étaient devenus « monnaie courante » aussi bien en Moyen Orient qu'à Byzance et en Europe.

L'architecte de la chapelle Palatine d'Aix-la-Chapelle (VIII^e siècle), construite par ordre de Charlemagne était un Arménien, Odo le Messin. L'Eglise de Germiny-des-Près (IX^e siècle) avec un plan tout-à-fait identique à celui de la Cathédrale d'Etchmiadzine (IV^e siècle) est aussi l'œuvre d'un architecte arménien.

Les auteurs qui croient discerner une architecture « presque entièrement byzantine en plein Caire fatimide » (Wiet, page 233, Mosquées du Caire) n'ont en réalité qu'un fac-simile des murs d'enceinte d'Ani, capitale malheureuse des Bagratides, ville natale de la plupart des émigrés de Cilicie et d'Edesse.

Aussi, selon un témoignage du chroniqueur Abu-Salih 'el-Armelli^(*) (XII^e siècle), l'architecte de ces portails aurait été un certain moine Jean, enseveli dans le monastère ou l'église de

(*) Le nom d'Abu Salih a donné lieu à des discussions entre B.T.A. Evetts le traducteur anglais du M.B. Arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, et Amelincau. Ce dernier appela notre chroniqueur, Abu Melah. Or après l'invasion arabe d'Arménie au VIII^e siècle, on voit souvent des noms arabes adoptés par les familles régnantes d'Arménie. Ainsi, Abu Halil Hamza-sah, roi d'Arzrounlik (963-972), fils aîné du roi Kalkig Arzrounlik, Abu Halil Arzrounlik fils du roi Menekertiu mort en 1020 et le prince Abu salih Bagratide (1099) cousin du roi Kalkig II. Ce qui nous fait penser que le nom de notre chroniqueur n'est ni Abu Halih, ni Abu Melah, mais simplement Abu-sahl, et qu'il appartenait très probablement à une famille princière.

St. Jean le Baptiste (4). Gaston Migeon, dans son *Architecture Musulmane* (Voir T. I, p. 240) est d'accord avec Van Berchem sur l'importance de l'influence arménienne en Egypte pendant les Fatimides, surtout en ce qui regarde les constructions des murailles nord et des trois grandes portes du Caire (1089-1091) « Œuvre de trois frères architectes d'Edesse, Arménie ». Certainement il faut excuser G. Migeon, s'il confond l'Arménie avec la Syrie, puisque Edesse ne se trouve pas en Arménie, mais plutôt c'est l'Arménie qui s'était transplantée à Edesse !

Tous les historiens arabes sont d'accord pour confirmer que Badr a sauvé l'Empire fatimide de la ruine. Il est vrai que Badr, pour arriver à son but, a dû verser beaucoup de sang, mais de cette manière, le grand condottiere arménien amena le calme et la prospérité en Egypte.

Les commerçants n'en croient pas leurs yeux dit G. Wiet (les Mosquées du Caire, p. 34), quand Badr leur prête de l'argent pour constituer une trésorerie tandis qu'ils s'attendaient à des confiscations, comme par les précédents vizirs. Les paysans sont exemptés de trois ans d'impôts, un acte jamais vu auparavant par les pauvres agriculteurs, habitués à être exploités. Un grand essor fut imprimé à l'agriculture.

Badr, pour parer à toute éventualité, séquestra le le Calife dans son palais même, d'où il ne lui permit plus de sortir, que pour un rôle d'apparat. Un acte qui devient une tradition pour la plupart des vizirs, disons de la « dynastie » des Badr, qui le suivront.

Badr mourut à l'âge de 80 ans, en 487 de l'Hégire (1097) et fut enterré au delà de Bab el-Nasser, selon son désir, dans la mosquée d'El Ghiouchi, au bord du Mokattam qui domine toute la plaine du Caire. Selon une légende, Gamali ayant aimé sept femmes voulut être enterré sur une hauteur d'où il pouvait aisément observer les tombeaux de ses femmes bien aimées.

L'inscription suivante sculptée sur Bab el-Nasser aurait dû être gravée sur sa tombe.

« C'est par la probité de son gouvernement que Dieu a raffermi l'Empire ».



(4) Ce témoignage d'Abou Melik, forme une autre preuve que l'architecture et les architectes de ces portails étaient des Arméniens, ainsi le chroniqueur arménien n'en est mentionné ni le nom, ni le fait.

Avant la mort de Badr, son fils Afdal avait déjà pris en main les rênes de l'Etat, affirme Ibn Khalikan dans « Wafayat el-Ayan » (Vol. I, p. 396), Edit. de Cheikh Mohammed el-Naggar, 1299 de l'Hégire).

Pendant le vèzirat d'Afdal, le bien-être général du peuple égyptien fut maintenu. Afdal reforma l'armée sur de nouvelles bases et en 1098, partit du Caire vers la Palestine, il reprit Jérusalem des mains des Turcomans.

L'année suivante il attaqua Ascalon, mais cette fois-ci la malchance le poursuivit et c'est à peine s'il arriva à prendre la fuite, par voie de mer, en laissant un butin énorme aux mains des Croisés.

Voilà comment s'exprime le célèbre poète italien du XVIe siècle, Le Tasse, dans son grand poème épique « Jérusalem délivrée » :

XXXIIe Strophe

Ces héros ont pour chef un prince arménien
 Qui, dès ses jeunes ans, cessa d'être chrétien.
 Il se nommait Clément avant d'être infidèle;
 Mais du nom d'Emires maintenant on l'appelle.
 Du reste aussi loyal, aussi cher à son roi
 Qu'aucun de ses sujets accourus sous sa loi.
 Soldat et capitaine, il a tout en partage,
 Le génie et le cœur, la force et le courage.

A la mort du Calife Mustansir, Afdal se hâta de se rendre au palais royal pour désigner le nouveau Calife. Notre vizir étant en très mauvais termes avec l'héritier légitime Nizar, fils aîné de Mustansir, il installa sur le trône un fils plus jeune, qui prit le nom de Moustaaïi. Nizar s'enfuit chez l'Emir Aftikl d'origine arménienne, Mameluk de Badr, et gouverneur d'Alexandrie. Mais il fut poursuivi par Afdal qui mit à mort les deux amis. Selon les témoignages de Ibn Khalikan, El Afdal Ghahn Chah fut un administrateur énergique. Pour préserver le pays des caprices et des vices du Calife Amir Mustaali, Afdal suivit l'exemple de son illustre père, en lui interdisant toute sorte d'intervention dans les affaires de l'Etat. Cela n'ayant pas plu au Calife celui-ci fit assassiner Afdal par l'entremise de ses partisans, en l'an 515 de l'Hégire, au dernier jour de Ramadan (5 Déc. 1121).

Afdal laissa comme héritage une fortune fabuleuse, dont le Calife ne tarda pas à s'emparer. Selon les chroniqueurs contemporains, le Calife, pour inventorier cette immense fortune, dut passer quarante jours dans les palais d'Afdal.

On raconte que la mère d'Afdal, souvent se promenait en ville complètement déguisée pour ne pas être reconnue par la population afin de connaître l'opinion publique à propos de son fils.

Une fois elle se présenta chez un commerçant bien connu, et se plaignit d'Afdal, parce que celui-ci, lui avait, dit-elle, arraché son fils unique pour l'envoyer à la guerre. Le commerçant pour la consoler commença à insulter Afdal en l'appelant le sale Arménien.

Un autre commerçant à qui la mère d'Afdal s'était plainte de la même manière, s'était comporté aussi mal que l'autre. Après un certain temps Afdal alla chez les deux commerçants avec une suite et fit décapiter tous les deux.

Un Cheikh de Guézirah, connu par sa piété, se révéla beaucoup plus intelligent que les deux commerçants. Quand la mère d'Afdal en se présentant au Cheikh, émit les mêmes fausses plaintes, le Cheikh chercha à consoler la dame, en lui disant qu'Afdal était un homme excessivement bon et juste et que, sûrement son fils, très prochainement lui serait rendu sain et sauf.

Depuis, le Cheikh, ayant gagné l'amitié et la confiance d'Afdal, fut un de ses meilleurs conseillers et amis.

R. Grousset, dans son « Histoire des Croisades » considère la date de l'assassinat d'Afdal comme le point de départ de l'effondrement de l'Empire Fatimide. Un autre fils de Badr, Mouzafar, autrement appelé Gaafar, succéda à Afdal dans les fonctions de Vizir. Mais le Calife Amer, qui se sentait humilié et gêné par la dictature des Vizirs arméniens, chercha à s'en débarrasser coûte que coûte.

Mais en l'an 524 de l'Hégire, le Calife lui-même fut assassiné, très probablement, par les partisans de la famille Badr.

A peine un des cousins d'Amer, Hafiz, avait-il pris la succession du Califat que les troupes, probablement en majorité arménienne, se révoltèrent en exigeant du nouveau Calife la nomination au poste de Vizir, d'Ahmed bin Afdal, autrement appelé Abu Aly Ketifat de la famille de Gamali. Celui-ci, à peine

nommé, et pour ne pas contrevenir aux traditions de la famille, fit emprisonner le Calife Hafiz, mais malheureusement, quoique très énergique et juste, il ne gouverna pas pour longtemps. Les partisans de Hafiz, patronnés par un certain Emir Yanis, également d'origine arménienne, assassinèrent Ketifat et délivrèrent le Calife de sa prison. Celui-ci, en récompense de son dévouement nomma l'Emir Yanis, Vizir. Dans les Khitat, Yanis est considéré comme un homme intelligent et vénérable, respectueux des lois de l'Etat. Pendant presque une année Yanis gouverna l'Egypte, malgré toutes sortes d'intrigues de palais. A la fin, Hafiz, ayant eut peur de la popularité croissante de Yanis, le fit assassiner par l'entremise de son médecin, en l'an 526 de l'Hégire, pour ne pas subir le sort de ses prédécesseurs.

Pendant le règne des Vizirs arméniens, qui dura environ 80 ans, l'Egypte fut un pôle d'attraction pour les innombrables Arméniens qui pérégrinaient en dehors de leur patrie, envahie par les Byzantins ou par les Arabes Damasquins. D'autre part, l'armée de Badr, composés exclusivement d'Arméniens, ne pouvaient ne pas appeler à eux leurs proches parents qui se trouvaient à Edesse ou en Cilicie. Ainsi le nombre des Arméniens en Egypte se multipliait chaque jour. Selon des chroniqueurs dignes de foi ce nombre s'élevait à 30.000, avec plusieurs églises, écoles et divers établissements religieux, ayant comme chef de cette communauté un Archevêque.

Un important centre religieux des Arméniens en Egypte, sinon le plus ancien, fut, au sud du Caire, l'église de Basatin, ornée de peintures l'an 892 des martyrs (1177) par Abûl Path Ibn El Aqmas, connu sous le nom de Ibn Al Haufi le peintre. Mais d'autres églises arméniennes existaient au temps d'Abu Salih à Itfuh, à Tura et à Qulûsanâ. Il y avait six églises à Sinara, un monastère et deux églises à al-Husus, un autel dans l'église de Saft Maidu. A El-Fayoum, il y avait tout un quartier arménien.

Cet accroissement inattendu fut la cause de confusions administratives, dans la communauté, ce qui donna lieu à la visite tout-à-fait exceptionnelle du Chef Suprême de l'Eglise Arménienne, qui eut ainsi l'occasion de faire la connaissance de ses illustres compatriotes.

Parmi tous les vizirs arméniens qui régnèrent en Egypte,

Bahram el Ermeni (Vahram l'Arménien) fournit le cas le plus intéressant.

Tandis que les Vizirs précédents avaient renié la religion chrétienne, Bahram demeura fidèle au Dieu de ses ancêtres.

Cela prouve la force de caractère de Bahram, mais aussi la grande libéralité du Calife Hafiz, qui souvent aimait séjourner dans les monastères chrétiens.

Après l'assassinat de Yanis, le Calife Hafiz, pour quelque temps, chercha à gouverner le pays avec l'aide de ses fils comme vizirs, mais le manque d'expérience administrative et surtout le manque d'intégrité morale de ses collaborateurs donnait lieu à des insurrections continuelles de l'armée. Le Calife, à bout de forces essaya de gouverner, sans vizirs, mais la situation empira.

Environ un demi siècle auparavant, un arrière grand-père de Hafiz, le Calife Mustansir, avait fait appel à l'Arménien Badr pour trouver une solution à la situation désespérée de l'Égypte.

Hafiz, dont la situation n'était pas plus brillante que celle de Mustansir à son époque, sans hésiter un instant, passa les rênes du gouvernement à Bahram l'Arménien. L'intérêt de l'état avant tout !

Qui était Bahram ?

G. Wiet dans « Les Mosquées du Caire » (page 37) croit que Bahram était venu au Caire pour diriger les affaires de la communauté Arménienne. Et le Calife ayant eu l'occasion d'apprécier son intelligence lui aurait confié le Vizirat.

Or la vérité est tout autre.

Vahram Bahlavouni était le neveu du Catholicos Grégoire II et l'oncle du grand écrivain Nerses Chnorhali.

Il était né à Aintab et avait trois frères : Grégorious, Ahirade et Vassag. Quand le Catholicos Grégoire II, en 1075, visita l'Égypte, il délégua son neveu Grégorious (*), frère de Bahram, comme Archevêque de la communauté arménienne d'Égypte, et non Bahram, comme Wiet le voudrait. L'Archevêque amena avec

(*) Ce patriarche a été évêque de Haleb, et de Galesh, plus tard. Pendant le Califat d'EL HAFIZ, il conçut l'idée de devenir patriarche, et à cet effet jura un serment. Il s'entendit avec El Hafiz pour qu'en récompense de son adhésion au Palais du Calife il lui fournit des informations historiques que lui-même aurait découvertes. Ces découvertes seraient les résultats de ses recherches dans les biographies, les histoires des guerres, les chroniques et les annales des précédentes royautés.

(Voir Abu Ralli Arméli trad. Rivette, fol. 2 b. page 4.)

lui ses frères et les plaça au service du gouvernement. Vue sa grande capacité, en peu de temps, Bahram fut nommé gouverneur de la Gharbieh.

En 1135, profitant des troubles continuels, Bahram à la tête des forces armées marcha sur le Caire, et exigea le vizirat au calife, qui le lui accorda, malgré l'opposition des émirs, ceux-ci estimant que la différence de religion entraînait des conséquences incalculables et des situations tout-à-fait incompatibles dans un état coranique, où les fonctions de Vizir, au moins par tradition, se confondaient souvent avec celles du Calife, sans compter l'aversion de la populace! Mais El-Hafiz était impatient, et voulait coûte que coûte que l'ordre régnât dans son pays. Ainsi Bahram se mit immédiatement à cette tâche difficile. N'ayant aucune confiance dans les éléments autochtones il fit appel à ses proches parents et amis d'Arménie.

En très peu de temps, tous les postes clés furent occupés par ses frères, par ses parents, ou des compatriotes dignes de confiance.

A propos de l'influence grandissante des Arméniens en Egypte l'Abbé Martin, dans la Librairie de Lyon, a trouvé un bréviaire syrien Jacobite écrit en 1138.

A la fin de ce bréviaire, on trouve des notes à propos d'événements qui ont eu lieu à cette époque. Ainsi, entre autres, il parle d'un certain Gauffler, lord de Ardecieh, qui a été fait prisonnier en Egypte, depuis trente trois ans. La note nous dit que la libération du lord fut obtenue en 1136 sur l'intervention de l'évêque arménien, telle était l'influence des Arméniens en Egypte. (Voir « Les premiers princes croisés et les syriens jacobites de Jérusalem », Journal Asiatique, 8e sér., XII, pp. 487-8.)

Ibn Muyesser affirme qu'en très peu de temps, l'autorité de Bahram s'accrût et se consolida. Sous les ordres directs de Bahram se forma une armée composée exclusivement d'Arméniens, entretenu aux frais de l'Etat! Le nombre des Arméniens au service de l'Etat s'éleva à deux mille.

Il est bien compréhensible que devant cette drôle de situation, la population autochtone ait réagi énergiquement. Le Calife même, poussé par son courage, commence à se méfier de son vizir. Ainsi le gouverneur de Gharbieh, Rudman Ibn Walahshi encouragé par l'autorité suprême et les notabilités, passant à la tête de 30.000 volontaires se rua vers le Caire. Bahram

avec ses troupes arméno-égyptiennes cherche à contenir la révolte, mais finalement devant la désertion des troupes non arméniennes, se désista du pouvoir. Au début Bahram se réfugia à Tel Bachir en (Cilicie), mais après un très court séjour dans sa patrie d'origine, par autorisation spéciale du Calife, il retourna en Egypte et se rendit au fameux couvent arménien Deir El-Abiad près de Sohag, pour embrasser la vie monacale. On ne sait pas comment et quand ce couvent, fondé vers 440 par l'abbé Chenouda, vers le XII^e siècle, passa aux mains des Arméniens. Des fresques de l'abside centrale du sanctuaire nous fournissent certains éclaircissements sur le couvent. Il y a trois épigraphes arméniennes et une copte.

Voilà la traduction des épigraphes arméniennes :

1) Que le Christ ait pitié de moi, de Khatchadour, de ce que je suis tourmenté dans les mines.

2) Théodoros, peintre et copiste de la province de Kosun, près du pont Snjeoy, du village qui s'appelle Mas'tilé, et mon père Christophor, tailleur de pierres, que Dieu ait pitié de lui, ainsi que de vous et de nous, et daigne visiter tous les Arméniens, qui sommes ici au service de l'Égypte du temps du Catholicoïte du Sieur Grégoire, du fils de la sœur de Grégoris, qui se nomme monsieur Vahram.

3) Que le Christ ait pitié du travailleur de pierres, Sargis dans les mines.

Rudwan ayant obtenu le Khilat de Vizirat, sa première œuvre fut de se venger sauvagement des Arméniens. Selon Ibn Musseier le Chroniqueur, les actes inhumains de Rudwan ayant mécontenté tout le monde, le calife en l'an 533 de l'Hégire, envoya une délégation à Deir El-Abiad, pour ramener Bahram quoique très malade, au Caire, avec tous les honneur dû à son rang. Pour éviter tout acte indélicat envers son ex-vizir, le calife l'accueillit dans son palais, comme son conseiller privé.

La lutte Bahram-Rudwan prit fin, en l'an 1140 de notre ère, avec la mort du premier. La douleur ressentie par le calife Hafiz fut telle qu'il ordonna pendant trois jours la fermeture des bureaux gouvernementaux. Ensuite, il ordonna au Patriarche arménien d'organiser des funérailles grandioses. Dans le cortège funéraire on observait les chérifs et les notables à pied, tandis que le Calife lui-même était monté sur un mulet habillé en vert. Le

convoi funèbre arrivé à Deir El-Khandak, le Calife descendit de sa monture s'accroupit au bord du fossé et pleura chaudement, nous raconte le chroniqueur Ibn Muyesser. Pas de doute que si les accusations faites pendant le vizirat de Behram avaient été exactes, le Calife n'aurait pas honoré sa dépouille à ce point.



Salah Talaye Ibn Rouzzik était aussi un Arménien, comme le témoigne Ibn Khalikan dans son « Wefayat El-Aayan » au chapitre d'El Favez ben Ez-Zafir (Volume II, p. 121). Il était gouverneur en Haute-Egypte — quand vers 1154-1160 une révolution organisée par le vizir Abbas causa l'assassinat du Calife Ez-Zaher bi Amr Illah. La garde nègre du Calife, avec l'aide du harem, refusa la soumission à Abbas.

Les femmes du harem pour exprimer la gravité de leur situation, envoyèrent des tresses de leurs cheveux à Ibn Rouzzik, le suppliant de venir à leur secours. En effet Ibn Ruzzik entra au Caire, portant une lance décorée de longues mèches de cheveux. Abbas ayant eu vent de l'affaire, sans la moindre résistance, se réfugia en Syrie.

Etant donné que le Calife Favez était très jeune, le vizirat de Ibn Rouzzik ne fut pas différent de celui de ses compatriotes qui le précédèrent. Une dictature pure et simple. Mais selon les témoignages des chroniqueurs contemporains ainsi que de celui Makrizi, Ibn Rouzzik fut un vizir juste et actif. Il a surtout encouragé les lettres et les sciences. Il a fondé une académie dans son palais même, où se réunissait chaque soir la fine fleur des intellectuels d'Egypte pour discuter, science, littérature et religion. Lui-même, écrivain de talent, publia plusieurs poésies en deux volumes. C'était un homme d'une stature imposante robuste et très courageux. Parce qu'il était généreux pour toutes les œuvres de bienfaisance, il fut aimé par tous les deshérités.

Adepte chiite fanatique, il tenait à ce que tout le monde de son entourage respectât méticuleusement les préceptes coraniques. Quoique très juste mais extrêmement sévère, il provoqua l'animosité de tout son entourage. Et pour se libérer, le calife Aded organisa son assassinat en 1161.

Rouzzik laissa deux fils : Badr bin Rouzzik, dénommé Faris El Muslimin et Rouzzik bin Salih, dénommé El-Adil. C'est ce dernier qui succéda à son père comme Vizir. Déjà du vivant de

son père, Bin Saleh était juge et généralissime des armées égyptiennes, c'est-à-dire deuxième personnage de l'Etat. Mais il semble que le fils n'ait pas eu les qualités d'administrateur et le caractère de son père.

A peine au pouvoir, malgré la consigne de son père et les conseils de son entourage, il obligea l'Emir Chavar, gouverneur de Course, à démissionner. Ce dernier à la tête d'une armée fidèle marcha sur le Caire, Rouzzik pour quelque temps se cacha mais finalement tomba prisonnier entre les mains de son adversaire, qui le fit tuer en l'an 1163.

Rouzzik Ibn Saleh fut un des derniers Vizirs fatimides et le dernier Vizir arménien.

Après sa mort, un tas d'aventuriers essayèrent de prendre en main les rênes de l'Etat et furent assassinés l'un après l'autre jusqu'à ce que Salaheddine el-Ayoub, né à Dwin, capitale de l'Arménie, mais d'origine Kurde, prit le pouvoir à la tête d'éléments kurdes et turcs et mit fin au règne fatimide. Le dernier Calife fatimide, Aded qui était le beau-fils de l'Arménien Talai ben Rouzzik, mourut en 1171. Nous pouvons également citer des personnages d'importance secondaire mentionnés par Makrizi, tels que Tadj El-Dine, Aboul Farag et Fath El-Dine Abdul Ghani, ainsi que Nasr ed Dawla Eskiki et Abu Mansour Kousta, qui furent tous les deux gouverneurs d'Alexandrie.

Un type tout à fait original fut Shiah Eddwla Dourri, connu pour sa manie de la propreté. Il ne tenait rien en main dit Makrizi, sans l'envelopper dans un sac de toile blanche.

Loulou El-Hadjeh fut le grand Amiral de la flotte égyptienne sous Salaheddine. Attaquant dans la Mer Rouge il extermina la flotte des croisés qui se préparait à attaquer le Hedjaz, à occuper la Mecque, et à transporter les reliques du Prophète en Europe pour que les Musulmans se rendent en pèlerinage en Europe et paient des taxes aux Chrétiens. Makrizi trouve que les services rendus par Loulou El-Hadjeh à l'Islamisme furent tellement grands que les musulmans du monde entier doivent bénir sa mémoire.

De toutes ces pages relatant les gloires du peuple arménien dispersé aux quatre coins du globe, par une destinée incompréhensible, un fait ressort bien clairement : les Arméniens partout où ils rencontrèrent l'hospitalité, furent des serviteurs sincères et dévoués du pays de leurs hôtes.